

« que les estrangers ne la peuvent qu'admirer. Mais quoy, « nos ancêtres ont veu toutes ces choses monstrées icy « comme en passant, et représentées en particulier au dis- « cours que je vous offre maintenant. Mais, je vous prie, « qu'avons-nous veu de nos propres yeux depuis longtemps « en çà ? Avons-nous eu moins de mal qu'eux, ni expéri- « menté moindres remèdes ? Quels ont esté nos troubles ? « et à quel point nous avoient-ils amenez ces années pas- « sées ? Par la conférence de l'histoire de nos ancêtres avec « la nostre, la nostre nous sert de commentaire pour la bien « entendre...<sup>1</sup>. »

C'est une chose profondément vraie, et le meilleur commentaire pour l'histoire du passé se trouve dans les révolutions contemporaines. Après de longues années de troubles politiques, les esprits doivent être mieux disposés à comprendre la série de mouvements et de crises dont se compose la vie des sociétés. Nous le sentons aujourd'hui, et il semblerait qu'un homme capable de faire cette remarque vers le commencement du xviii<sup>e</sup> siècle eût dû porter dans l'histoire un nouveau degré de lumière. Au contraire, l'auteur retombe sous le poids des fables populaires qu'on avait déjà rejetées hors du domaine de la science, mais qu'on n'avait pu déraciner de la croyance publique. De Serres raconte au long les guerres de Charlemagne contre les rois Aigoland et Bellingan; ses combats contre le géant Ferragut; la trahison de Ganelon et la mort de Roland. Tout en reproduisant ces fables, l'auteur croit sérieusement faire de l'histoire, et tire vanité de ce qu'il n'admet que le fond en rejetant beaucoup de détails : « L'armée qu'il (Charlemagne) « fit marcher (contre les Sarrasins d'Espagne) fut très- « belle, et en nombre de personnes et en valeur de grands

<sup>1</sup> Le véritable Invent. de l'histoire de France, 1660. Jean de Serres, touchant l'usage de ce sien Inventaire.

« guerriers, car c'estoit toute l'eslite des plus illustres per- « sonnages de la chrestienté, entre lesquels on conte Milon, « comte d'Angers, Roland, fils de Milon et de Berthe, « sœur de Charlemagne, Renaud de Montauban, les quatre « fils Aymon, Ogier le Danois, Olivier, comte de Genève, « Brabin, Arnould de Bellande et autres : la singulière vail- « lance desquels a esté fabuleusement racontée par les « escrivains de ce temps-là ténébreux, par une milliaie « de ridicules romans, indignes de la valeur de ces héroï- « ques âmes, mais preuves de l'ignorance de ce siècle-là, « stérile en doctes esprits. On dit que Charlemagne, pour « faire l'entreprise de plus grand lustre, institua en ce « voyage l'ordre des douze pairs de France...<sup>1</sup>. »

L'ouvrage de Jean de Serres jouit quelque temps, comme méthodique et instructif, d'une grande réputation, ce qui ne fait honneur ni à la justesse d'esprit, ni à la science du public d'alors. Il paraît que ce succès vint surtout des opinions religieuses de l'auteur; il avait été ministre calviniste, il fut l'écrivain favori du parti anti-catholique, jusqu'au temps de la réaction, sous le règne de Louis XIII; alors il fut remplacé par Dupleix, qui, à son tour, fut remplacé par Mézeraï.

#### § XIII. JACQUES CHARRON.

Histoire universelle de toutes les nations, et spécialement des Gaulois et des Français, contenant l'origine et lignée de tous les anciens rois, princes et peuples de la terre, les controverses des Gaulois et Francs contre divers peuples pour la gloire et prééminence de leur nation; l'abus de ceux qui les ont estimés issus des Allemands ou pensé qu'aucun peuple de la France eût autre origine que la Gauloise..., par Jacques Charron, écuyer, sieur de Monceau. (Édition unique, publiée en 1624.)

Après que les fables sur la descendance troyenne furent

<sup>1</sup> Le véritable Inventaire de l'histoire de France, par Jean de Serres, 1660, p. 41.

tombées dans un entier discrédit, ce qui arriva dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, les esprits entêtés du merveilleux s'attachèrent aux prétendues antiquités gauloises, publiées sous le nom de Bérose le Chaldéen, par le célèbre faussaire Annius de Viterbe<sup>1</sup>. On établit ainsi une suite non interrompue de rois de la Gaule, depuis Gomer, petit-fils de Noé, jusqu'à Henri IV et Louis XIII. Cette supposition, qui n'avait rien d'amusant que son extravagance, qui d'ailleurs n'était pas fondée sur une tradition devenue populaire, n'eut pas un très-grand succès. Dupleix est le seul auteur d'un peu de talent qui l'ait répétée pour son compte. Mézerai, dans sa grande histoire publiée vingt ans après celle de Dupleix, laissa de côté tout ce qui précédait chez ses devanciers le règne de Pharamond, et plus tard, dans le morceau sur l'histoire des Gaules, mis en tête de son abrégé chronologique, il tourne en ridicule la liste des rois issus de Gomer.

L'ouvrage de Jacques Charron, spécialement consacré à la biographie des prétendus prédécesseurs de Pharamond, est dépourvu de toute espèce de talent. L'auteur, qui fait de grands efforts pour paraître raisonnable et pour réduire les fables qu'il raconte à leurs circonstances probables, leur ôte ainsi le piquant qu'elles pouvaient avoir par leur folie même, dans les écrits d'Annius de Viterbe. Selon Charron, il y eut trois dynasties avant celle que nous appelons première race : celle de Gomer, fils de Japhet, père et fondateur des Gaulois ; celle de Sicamber, fils de Francus et de la fille du roi Rhémus, *premier roi des Sicambriens, en Pannonie ou Hongrie, et vingt-cinquième en la lignée des*

<sup>1</sup> Jean Nanni, dominicain, mort en 1502. Il prétendit avoir retrouvé les ouvrages originaux de plusieurs historiens de la plus haute antiquité, tels que Bérose, Manéthon, Archiloque, Mégasthène, Caton, Sempronius et Fabius Pictor.

*Gaulois* ; et celle de Francus, onzième de ce nom, fils d'Authaire, premier roi des Français, vingt-huitième des Sicambriens, et cinquante-deuxième en la lignée des Gaulois, qui régna ès environs du Rhin, tant en Gaule que Allemagne. Les vingt-quatre rois de la première dynastie ont presque tous des noms tirés, soit des institutions des anciens Gaulois, soit de dénominations géographiques, tels que *Dryus, Bardus, Celta, Galateus, Narbo, Lugdus, Belga, Allobrox*, etc. Ceux de la seconde ont des noms troyens, grecs, latins et germaniques, qui se succèdent au hasard et sans ordre, comme *Priam, Hector, Troyus, Tongris, Theuto, Agrippa, Cimber, Marcomir, Anthenor, Dioclès, Clodomires, Nicanor, Clodius, Mérodac*, etc. Ceux de la troisième ont, à l'exception de deux seulement, des noms entièrement germaniques : *Clogion, Herimer, Marcomir, Clodomer, Rather, Richimer, Audemar, Hilderic*, etc. Pharamond, chef de la quatrième dynastie, est intitulé par l'auteur vingt-huitième roi des Français, premier roi de France, et soixante-dix-huitième en la lignée des Gaulois ; et Louis XIII, auquel l'ouvrage est dédié, est appelé soixante-troisième roi de France, quatre-vingt-dixième des Français, et cent quarante-unième de la lignée des Gaulois.

Les prédécesseurs de Pharamond occupent près de la moitié du volume in-folio, et voici la raison que l'auteur en donne dans sa préface : « Et, spécialement depuis le roi « Pharamond, je ne me suis aussi arrêté, en l'histoire de « France, qu'aux choses que j'ai estimées les plus nécessaires de savoir, parce que nous avons assez d'auteurs « qui en ont écrit, et que ce sont choses presque connues « de tous, pour lesquelles comprendre entièrement en cette « œuvre, il me l'eût fallu multiplier, contre mon inten-

« tion, en plusieurs gros volumes. Mais sur ce qui était  
 « d'aparavant et plus ancien que Pharamond, à quoi il  
 « me semble que peu ou point de personnes ne se sont en-  
 « core beaucoup efforcées de donner quelque vraie lumière,  
 « je confesse y avoir travaillé le plus qu'il m'a été possible,  
 « d'autant que ç'a été mon principal dessein<sup>1</sup>. »

La seule chose à remarquer dans la seconde partie de l'ouvrage, c'est qu'il n'y a ni esprit ni critique, et que l'auteur est fort en colère contre ceux qui prétendent que les rois de la première et de la seconde race étaient Germains. Il fait de son opinion une sorte de point d'honneur national. Après avoir interprété de la façon la plus bizarre le texte d'Éginhart<sup>2</sup> sur la manière dont s'habillait Charlemagne, poussé à bout par le passage qui renferme le nom donné par ce prince aux vents et aux mois, il déclare Éginhart fort suspect de n'être qu'un auteur supposé.

« Charlemagne se vestoit (comme plusieurs ont écrit)  
 « en la manière que les François se vestoient en son temps;  
 « dont appert que les Allemands s'abusent entièrement,  
 « de dire que, puisqu'il s'habilloit à la françoise, cela se  
 « doit entendre à la mode de ceux de leur nation; vu même  
 « qu'on n'appeloit lors aucuns Allemands François, ains  
 « seulement ceux qui habitoient dans le pays de Gaule,  
 « quoiqu'une partie de l'Allemagne dépendit de la France  
 « orientale. Et de dire que d'autres ont simplement écrit  
 « qu'il se vestoit à la mode de son pays, cela fait encore  
 « plus contre les Alemans, attendu que l'Allemagne ne peut  
 « être prise pour son pays, ains seulement le pays de  
 « Gaule, auquel son père avoit régné, et auquel son ayeul  
 « et tous ses ancêtres généralement avoient toujours eu

<sup>1</sup> Préface au lecteur.

<sup>2</sup> Voyez plus haut, p. 302, à l'article de Nicole Gilles.

« leurs biens, états, seigneuries, domiciles et sépul-  
 « tures...<sup>1</sup>. »

Ce livre est la dernière histoire de France où l'on ait allégué sérieusement l'autorité de Bérose, de Manéthon, de Hunibald et de Turpin, et reproduit les fables si populaires de la mort de Roland et de la trahison de Ganelon. C'était cependant avec une sorte de peine que le public renonçait à ces fables qui l'avaient charmé si longtemps. Une foule de traditions locales dans toutes les parties de la France attestaient cette popularité. On voyait à Blaye le tombeau de Roland et le cimetière où furent enterrés, disait-on, les paladins morts à Roncevaux. On montrait le fameux cor de Roland dans une des églises de Bordeaux, et aussi dans une église d'Arles. Enfin un petit bois près de Saint-Germain-en-Laye, sur les bords de la Seine, s'appela le bois de la Trahison, parce que c'était là que le traître Ganelon avait pour la première fois tenu conseil avec ses complices. On racontait de ce bois comme une chose merveilleuse et pourtant certaine, que les branches des arbres du côté de la rivière, lieu où la trahison fut résolue, avaient la propriété, lorsqu'elles étaient jetées dans l'eau, d'aller au fond comme les pierres, tandis que celles de l'autre partie du bois, séparée seulement par un chemin, surnageaient et flottaient sur l'eau.

#### § XIV. SCIPION DUPLEIX, mort en 1664.

Histoire générale de France, avec l'état de l'église et de l'empire, et mémoire des Gaules, depuis le déluge jusques à l'établissement de la monarchie française, par Scipion Duplex, historiographe de France. (La première édition publiée en 1624, la dernière en 1663.)

L'histoire générale de France par Scipion Duplex offre un singulier mélange d'érudition et de niaiseries. Dans la

<sup>1</sup> Histoire universelle, etc., p. 777.

première partie de son ouvrage qui a rapport aux Gaulois, l'auteur joint à des dissertations plus ou moins raisonnables, extraites des historiens et des géographes anciens, une biographie des rois fabuleux de la Gaule imaginés par Annius de Viterbe : *Samothe, Magog, Saron, Dryus, Bardus, Celta, Lugdus, Belgius*, et ainsi de suite, jusqu'à la guerre de Troie et à l'arrivée de *Francus* ou *Francion*, sur le compte duquel, dit gravement l'auteur, on a débité de nombreuses fables.

Dans la partie qui traite des deux premières races, Dupleix, aidé des conseils du savant André Duchêne, ne s'en est pas tenu à l'histoire biographique des rois des Franks : il a examiné avec soin leurs relations extérieures, leurs guerres et leurs alliances avec les Goths et les Lombards, et l'état correspondant de l'Italie et de l'Espagne. Malgré ce mérite, son récit est sans intérêt et sans couleur, parce qu'il est très-morcelé et ne montre aucun discernement des mœurs anciennes. Voici le portrait que, de sa propre imagination, l'auteur trace du roi Chlodowig se présentant pour recevoir le baptême :

« L'heure de la veille de Pasques à laquelle le roy devoit  
« recevoir le baptesme de la main de saint Remy estant  
« venue, il s'y presenta avec une contenance relevée, une  
« démarche grave, un port majestueux, très-richement  
« vestu, musqué, poudré, la perruque pendante, curieu-  
« sement peignée, gauffrée, ondoyante, crespée et par-  
« fumée, selon la coustume des anciens rois françois. Le  
« sage prélat n'approuvant pas telles vanités, mesmement  
« en une action si sainte et religieuse, ne manqua pas de  
« luy remonstrer qu'il falloit s'approcher de ce sacrement  
« avec humilité...<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Histoire générale de France, t. I, p. 58, édit. de 1639.

Il n'y a rien dans les anciens auteurs qui ait trait à un reproche de coquetterie adressé par saint Remy à son néophyte; mais il n'est pas rare que les historiens du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle parlent de leurs propres inventions comme de faits réels et positifs, surtout lorsqu'ils supposent des harangues. Ils ont soin d'en décrire l'effet et de leur attribuer une partie des événements qu'ils racontent ensuite. Dupleix, qui blâme la longueur des harangues de ses devanciers, et paraît sentir ce qu'il y a de faux dans cette imitation maladroite des formes antiques de l'histoire, ne peut cependant se défaire entièrement de cette habitude invétérée; il suppose un discours de Chlodowig à son armée au moment de livrer la bataille de Vouglé, et un contre-discours d'Alarik :

« Le jour est venu, généreux François, lequel j'ay dé-  
« siré avec tant de passion, que, pour l'avancer, j'ai  
« envoyé un gage de bataille de corps à corps au roy de  
« nos ennemis que vous avez aujourd'hui en teste; à quoi  
« j'estois obligé par un juste ressentiment de sa perfidie en  
« mon endroit, et par le désir d'épargner vostre sang en  
« exposant seul ma vie. Mais puisque sa lascheté a esté si  
« grande que, pour son crime particulier, il faille faire  
« entrechoquer les forces de deux si puissantes nations,  
« vous devez estre autant satisfaits en vos âmes de mon  
« procédé, que les Goths sont offensés de celui d'Alaric... »

D'autre part, Alarik, reconnaissant que plusieurs des siens étaient assez étonnés de l'alaigre hardiesse des Français, fit une telle exhortation à son armée : « Mes compa-  
« gnons, je ressens une entière satisfaction en mon âme de  
« ce que ny vos injures envers les François, ny les miennes  
« particulières envers leur roy, ains la seule vanité de cette  
« superbe nation nous a armés cejourd'hui les uns contre  
« les autres<sup>1</sup>. »

Histoire générale de France, t. I, p. 68 et 69.

L'auteur, après avoir traduit une lettre authentique adressée à Chlodowig I<sup>er</sup> par Théodorik, roi des Ostrogoths, se divertit à fabriquer une réponse dans un style tout à fait moderne. Pourtant il a soin d'avertir que cette réponse est de lui : « Nos François, plus curieux des armes que des lettres, n'ont pas eu le soin de laisser à la postérité la réponse que fit Clovis à l'Ostrogoth; mais son naturel, sa passion et le succès des affaires la nous dictent en ce peu de mots...<sup>1</sup>. »

Dupleix, fougueux catholique, paraît avoir composé son Histoire de France principalement dans le but d'accrediter ses opinions religieuses. Telle fut la cause de la grande vogue de son livre pendant une moitié du règne de Louis XIII, et aussi du peu de durée de cette vogue. Ce fut lorsque le calme des passions religieuses fit sentir le besoin d'une histoire moins partielle sous ce rapport et ayant surtout un sens politique, que, pour répondre à ce besoin, Mézerai entreprit son grand ouvrage. Il eut à cœur de paraître exempt de la bigoterie et de la crédulité de Dupleix, qui a foi au pouvoir des sorciers; mais, ne voulant rien tenir de lui, à ce qu'il semble, il rejeta son érudition, et n'emprunta rien aux parties de son livre qui sont exactes et raisonnables, si ce n'est peut-être les titres de documents originaux et les noms d'auteurs anciens cités en marge. En passant de Dupleix à Mézerai, l'histoire de France paraît faire un pas rétrograde sous le rapport de l'érudition, et un pas en avant sous le rapport du bon sens. Mézerai ne parle plus des rois de la Gaule depuis le déluge jusqu'au siège de Troie, et ne se croit plus obligé de discuter l'érection de la terre d'Yvetot en royaume, par lettres-patentes de Chlothar I<sup>er</sup>, etc.

<sup>1</sup> Histoire générale de France, t. 1, p. 66.

Scipion Dupleix, comme beaucoup de nos historiens modernes, a mieux senti les défauts de ses devanciers qu'il n'a réussi à faire un bon ouvrage, et il y a plus de vigueur dans quelques pages de critique jointes à sa préface, que dans sa volumineuse composition. L'unique point d'originalité de ce livre est l'attention toute particulière que l'auteur donne à l'histoire de la Gaule méridionale, histoire toujours sacrifiée à celle des provinces du nord ou de la France proprement dite. Dupleix, originaire du pied des Pyrénées, se livre, avec une sorte de zèle patriotique, à la recherche et au récit des faits qui intéressent son pays natal. Il ouvre la liste de ces historiens, nés au sud de la Loire, qui tentèrent à différentes reprises la réhabilitation du Midi, et dont les efforts ont préparé les grands travaux des savants modernes sur l'ancienne existence sociale, l'ancienne civilisation et l'ancienne littérature de l'Aquitaine et de la Provence.

« Comme Gascon, dit-il, je ne veux pas oublier les valeurs exploits d'armes de ceux de ma nation qui méritent d'avoir bonne part en cette histoire, à quoy je m'arresteraï d'autant plus volontiers, que les historiens françois, soit par malice ou par ignorance, en ont quasi supprimé la mémoire, pensant par leur silence esteindre la renommée de leur gloire. Car, quoyque la Gascogne ne soit guères plus remarquée dans l'histoire de France que si c'étoit un désert d'Arabie ou des sablons d'Afrique, si est-il certain, par le tesmoignage de très-graves auteurs, que la nation gasconne a esté de tous temps très-belliqueuse, très-bien conditionnée et policée, et qu'avant qu'elle sortit du lieu de son origine (qui est la contrée des monts Pyrénées du costé d'Espagne), elle a souvent combattu contre les Romains avec beaucoup d'honneur et de gloire: et, ayant occupé une partie de l'Aquitaine,

« avant et depuis la venue des François en Gaule, elle a  
 « soustenu les plus furieux assauts des Romains, Gots,  
 « François, Sarrazins, Normands, Anglois, et des derniers  
 « troubles et guerres civiles, et du temps de nos ayeux a  
 « rempli les armées envoyées au delà des Alpes, comme  
 « elle fait encore aujourd'hui les régimens et garnisons en-  
 « tretenues par tout ce royaume<sup>1</sup>. »

## XVIII.

LETTRE A M. CHARLES NODIER.

Sur la restitution des noms propres dans la période germanique  
 de l'histoire de France<sup>2</sup>.

MONSIEUR,

Vous aimez passionnément la belle langue française du  
 xvii<sup>e</sup> siècle, et je l'aime comme vous; vous trouvez que  
 cette langue, déjà altérée au siècle dernier, se dégrade et  
 périt dans le nôtre, et je suis de votre avis; mais je crois  
 que vous vous méprenez sur les causes d'une décadence  
 que nous sommes condamnés à voir sans que nos efforts  
 puissent l'arrêter. En voulant sonder et guérir la plaie,  
 vous la cherchez où elle n'est pas. Il vous semble que le  
 mal provient de quelques particularités, nouvelles ou  
 étrangères selon vous, du vocabulaire des sciences physiques,  
 de la philologie et de l'histoire; c'est là que vous l'attaquez

<sup>1</sup> Mémoire des Gaules, préface, p. 3 et 4.

<sup>2</sup> Cette réponse à un article de la Revue de Paris intitulé, *Diatrise du docteur Neophobus contre les fabricateurs de mots*, a paru dans le même recueil le 23 janvier 1842.

avec une ardeur peu réfléchie, et vous détournez les yeux  
 de ses véritables sources, qui sont le néologisme purement  
 littéraire, je veux dire l'incorrection grammaticale, l'im-  
 propriété des mots, l'emploi vicieux des locutions, l'abus  
 des figures, le mélange des tons, le défaut de naturel et de  
 clarté dans le style. Si la corruption du goût et du langage  
 fait chez nous des progrès effrayants, ce n'est point, comme  
 vous le supposez, la faute de l'Académie des Sciences, ni  
 celle de l'Académie des Inscriptions, ni la mienne. Parce  
 que j'ai restitué naïvement et consciencieusement quelques  
 noms germaniques des premiers temps de notre histoire, il  
 vous a plu de me prêter, dans votre fantasque et spirituelle  
 diatribe, un rôle beaucoup trop grand pour moi. Je laisse  
 à MM. les membres de l'Académie des Sciences le soin de  
 défendre leurs nomenclatures, de montrer qu'il n'y a là ni  
 barbarie ni *ânerie*, et de prouver subsidiairement qu'il est  
 possible de parler en très-bon français de mètres, de centi-  
 mètres, de litres et de décalitres, aussi bien que d'aunes, de  
 pintes, de demi-pintes et de boisseaux. Quant à l'Académie  
 des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle j'ai l'honneur  
 d'appartenir, je dirai quelques mots des reproches que  
 vous lui adressez, et, cela fait brièvement, je passerai  
 à la discussion complète de vos chefs d'accusation contre  
 moi.

Vous dites, Monsieur, que, depuis quarante ans, l'Aca-  
 démie des Inscriptions hâte la ruine de notre langue, en  
*tranchant à tort et à travers dans l'orthographe étymologi-  
 que et dans l'onomatologie de l'histoire*, et voici en quels  
 termes vous exposez les méfaits de cette académie: « Les  
 « orientalistes, qui en font le plus bel ornement, ont ima-  
 « giné, par exemple, que la lettre K, cette perpendiculaire  
 « maussade, armée de deux pointes obliques et divergentes,  
 « était une plus belle lettre que le C, si gracieux dans sa